

Saint-Denys Garneau

Edith Mora

Volume 9, numéro 3 (51), mai-juin 1967

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/60584ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Mora, E. (1967). Saint-Denys Garneau. *Liberté*, 9(3), 23–29.

Saint-Denys Garneau

C'est assurément, en France, un événement, pour les critiques, et, plus largement, pour tous les lecteurs de poésie, que la publication de ce n° 158 de la collection « Poètes d'Aujourd'hui »⁽¹⁾. Après des poètes étrangers, de quelque vingt nationalités différentes, et dont très peu sont de langue française, voici, enfin, le premier volume consacré à un poète canadien français, *Saint-Denys-Garneau*. Je n'en suis que plus désolée d'avouer la déception, la croissante irritation — contre la présentatrice Mme Eva Kushner, et non, bien entendu, contre le poète ! — que m'a causées ce petit livre. Sa couverture, d'un vert de jeune feuille troué du carré, noir et blanc, où s'inscrit le visage émacié aux yeux d'*ailleurs*, ne fait qu'accentuer, par contraste, la grisaille de la « Présentation », anormalement longue, qui a contraint l'éditeur à réduire, tout aussi anormalement, le traditionnel « Choix de textes », et surtout, hélas, celui des poèmes.

Mon amertume est d'autant plus aiguë, que me sont plus beaux ces poèmes si chichement délivrés, après trop d'attente, et trop peu de véritable « introduction » à la poésie de Saint-Denys Garneau. Car ce que je savais de lui, ce que j'avais lu de lui, m'avaient laissé un grand désir de connaître davantage, et mieux, aussi bien le poète que son oeuvre. Sans avoir, en effet, en France, la gloire qui est la sienne dans son pays, Saint-Denys Garneau est loin d'être, pour nous, un inconnu. Dans *Une Histoire vivante de la littérature d'aujourd'hui*⁽²⁾, Pierre de Boisdeffre, le classant parmi les « Poètes d'inspiration chrétienne », voyait en lui « un frère de Keats et de Shelley (...) mystérieusement accordé aux douleurs et aux grâces du calvaire »... Puis, dans sa toute récente *Anthologie vivante de la littérature (Poésie)*, il titre un

chapitre, illustré de 7 poèmes : « *Le Tourment de Saint-Denys Garneau* ». Quatre ans auparavant, Alain Bosquet, dans sa première *Anthologie de la poésie canadienne*⁽¹⁾, nous avait fait connaître un choix un peu plus important (seul « Faction » est commun aux deux anthologies). Mais, surtout, il nous en présentait — en quelques lignes brèves mais percutantes, l'auteur comme « le premier *poète maudit* du Canada » — épithète que l'on remercie Eva Kushner de n'avoir pas utilisée, alors que l'éditeur a cru bon, hélas, de la reprendre dans la « prière d'insérer » joint au présent volume. (On peut se demander, aujourd'hui, ce que signifie cette formule archi-usée, quand on la trouve appliquée, tout récemment encore, à un Jean Genet, lequel a été béni par Mauriac, canonisé par Sartre, fêté à Saint-Tropez, joué dans les théâtres subventionnés, applaudi par notre ministre des Affaires Culturelles !). Mais ce qui devient une véritable énigme, c'est l'explication, donnée par Bosquet, de la fin prématurée de Saint-Denys Garneau : « . . . mort de mille excès qui équivalent à un suicide » . . . Comment notre esprit ne travaillerait-il pas sur ces mots, qui nous laissent imaginer, cumulés par le poète canadien, les *excès* de Baudelaire, Rimbaud, Artaud . . . et de qui sais-je encore ?

Voilà donc bien de quoi nous faire ouvrir, et dévorer, pris de toutes les curiosités — dont certaines, peut-être, d'assez mauvais aloi ? — ce premier ouvrage offert au lecteur français sur Saint-Denys Garneau.

Et tout de suite, un premier étonnement : ce poète n'a pas de prénom ! Eva Kushner ne connaît absolument que « Saint-Denys Garneau », nom qu'elle abrège une fois, familièrement — étrangement — en « Saint-Denys », lorsqu'elle écrit, nous laissant en pleine ambiguïté : « Saint-Denys (. . .) reçoit son prénom d'un de ses ancêtres . . . ». Minime point de détail, dira-t-on (Alain Bosquet avait, lui, nommé « Hector de Saint-Denys Garneau » ? Mais très significatif de l'attitude constamment évasive de l'auteur de la « Présentation », qui a visiblement décidé de ne *rien* nous apprendre de concret sur l'homme, sur sa vie, sur son milieu, sur son éducation intellectuelle, sur ses amis, sur son groupe et ses activités à « La Relève », sur son voyage — « Il ira en Europe étudier la peinture » : — Un point, c'est tout ! — ; rien non plus, naturellement, pas la moindre hypothèse sur sa mort que l'on a, ailleurs, qualifiée d'« accidentelle », de « mystérieuse » . . .

Certes, je ne recherche pas l'anecdote, encore moins le viol de la vie privée, et nul plus que moi n'approuve le refus de l'auteur « d'établir des rapports trop faciles et rapides entre faits et poèmes ». Mais fallait-il ainsi gommer autour de cet homme qui aurait aujourd'hui 55 ans seulement, tout ce qui l'insère dans une Histoire, dans un pays, dans une ville, dans un groupe — même s'il a voulu s'en détacher —, au point de faire de lui un pur mécanisme psychique oscillant entre parole et silence... Car c'est bien ce qu'a réussi à faire Mme Kushner, contredisant sa propre déclaration : « La critique doit (...) s'appuyer sur autant de données historiques qu'il lui est possible de le faire », suivie peu après de ces mots : « Maintenant, voyons-le en situation, citoyen d'une terre qu'il a enrichie de sa souffrance et qui voit en lui, aujourd'hui, son premier poète libéré : le Canada français ». Eh bien non ! Au bout de 120 pages essentiellement consacrées à une exégèse subtile du *Journal* et des Poèmes, ceux-ci considérés comme miroir et cris d'une âme plutôt qu'en oeuvre poétique, Saint-Denys Garneau ne sera plus, dans notre esprit, ni un homme de notre temps, ni un Canadien français, ni un poète : mais un cas dont on n'ose pas nous dire qu'il fut pathologique.

La lecture des poèmes, et surtout des extraits du *Journal* et de quelques lettres, nous livrera le nom clinique de ce « cas », nom que l'auteur n'ose pas davantage écrire et qui serait, pour moi, celui de masochisme psychique.

Par bonheur, au sortir de cette étude nourrie d'abstractions, nous trouvons les poèmes, que Mme Kushner n'a pas voulu lire comme *poèmes*. Certes ils sont trop peu nombreux et nous restons sur notre faim. Mais je les aime assez pour regretter que, là non plus, aucune réponse ne puisse être tirée de l'introduction (devenue, en fait, le principal de l'ouvrage) aux questions qui nous pressent : Quelle était l'importance matérielle de chacun des deux recueils ? La composition, en particulier, de « Regards et Jeux dans l'Espace » ? Les circonstances de sa publication (et pourquoi pas un fac-simile de la couverture) ? L'accueil reçu ? — car une seule allusion à la réaction défavorable d'un critique ne suffit pas. Et, pour le *Journal* : à quelle date le poète en commenta-t-il la rédaction ? Le tenait-il régulièrement ? chaque jour ? etc., etc...

Autre point laissé dans une ombre *totale*, malgré sa très grande importance : les influences littéraires qu'a pu subir Saint-

Denys Garneau. Le lecteur peut aisément croire qu'il n'avait pas la moindre culture poétique (ni aucune autre, d'ailleurs, malgré des études vaguement évoquées). Nous parler de son « intuition symboliste » laisse entendre qu'il ignorait tout de la poésie de cette école (mais dont est pourtant bien proche le poème cité par Boisdeffre sous le titre « Appendice C » :

*J'écoute la chanson très vague du ruisseau
Et celle aussi que fait dans le bois gris, la brise...
... J'écoute la chanson bien triste de mon âme
...*

Pas une seule oeuvre, pas un seul auteur, antiques ou modernes, ne sont cités, qu'il aurait pu connaître ! On peut pourtant trouver, dans les fragments du *Journal* ou de lettres ici réunis, la preuve que le poète avait lu Lamartine, Bernanos et Maritain...

Mme Kushner fait, en revanche, un rapprochement bien inattendu et, à mes yeux, parfaitement artificiel, avec Claudel, à propos du titre du plein et vivant poème « La Maison fermée » ; et c'est là un exemple typique de l'attitude a-poétique de la présentatrice, aveugle, littéralement, à tout ce qui, dans ce poème, est vécu, est vu, est d'abord *physiquement* senti et ressenti par le poète tellement *présent* dans cette maison où il se trouve seul, cerné par l'hiver canadien, les forêts, le vent qui « rabroue la fumée dans la chambre ».

Quand le froid casse les clous dans les planches.

L'exégète, elle, ne voit que symboles, et que présence *mentale*. Je crains bien qu'elle ne trahisse, par son interprétation de ce poème, une conception vraiment étroite, et même erronée, de la poésie, dont elle écrit : « La poésie transformant en symboles les vocables, les préserve comme évidences d'éternité ». Il y a là un parti-pris d'abstraction, de spiritualisation, une insensibilité au langage poétique et à ses mystérieuses profondeurs, à ses magiques et agissants pouvoirs créateurs de vie — vie perpétuellement recrée et non « éternité » ! — qui se manifestent dans l'ignorance où nous laisse Eva Kushner de la réalité du « poète » comme du « peintre » Saint-Denys Garneau. Du moins nous offret-elle, ainsi, des occasions de faire nous-mêmes nos propres dé-

couvertes. Et je ne puis m'empêcher de citer ce paragraphe du *Journal* (1937), sur lequel on débouche comme sur une clairière au sortir de l'étouffant labyrinthe psychologique :

« J'ai dû couvrir des pieds de pivoines avec des aiguilles de pin. J'ai eu beaucoup de plaisir à cela. Je n'ai jamais, peignant, manié une si belle matière. La surface est d'un bel ocre doux ; dessous, bien mouillé et peut-être qui commence à pourrir, vient un étage d'un roux magnifique. Et puis, quand plusieurs épaisseurs sont amoncelées, viennent les bruns et les noirs bien pourris, ou des gris moisis. J'ai fait de beaux monticules, transportant avec un râteau et retenant de ma main ces belles aiguilles, cette belle rouille, cette belle matière légère et bien colorée. »

Nous aurions aimé voir, parmi les illustrations du livre, une ou deux reproductions de dessins ou de tableaux du poète, plus révélatrices, quel que soit leur intérêt artistique, que les deux photographies, « Arbres sous la neige » et « Fonte des neiges », prises par lui. Il est du reste étonnant que l'auteur n'ait, visiblement, pas été frappé par tout ce que le poète doit au peintre dans sa vision du réel et souvent dans son langage. Mais Mme Kushner a plutôt voulu faire une étude « spectrale », d'un être physiquement malade et de plus en plus introverti ; son très sérieux travail, poursuivi dans la lumière d'une attention ardente — presque hagiographique . . . — n'aboutit pourtant pas à faire, de cette étude, autre chose que l'introspection d'une introspection.

Or, lorsqu'on étudie un poète, on ne saurait se passer d'épeler son écriture ; de le chercher dans son langage, et jusque dans ses mots qui ne sont pas seulement signes du mental. L'auteur, ici, a refusé la méthode qui, pratiquée avec mesure et discernement, demeure si féconde : la recherche thématique. La plus hâtive ébauche d'inventaire du vocabulaire de Saint-Denys Garneau, poursuivi à travers ses poèmes, et de l'un à l'autre de ses deux recueils permet de découvrir de véritables repères : pour arriver, peut-être, aux mêmes constatations psychologiques (ou pathologiques) que l'auteur, mais du moins la démarche n'aura-t-elle jamais quitté le son du concret, et sera-t-elle plus authentique que celle qui part de l'étude mentale du poète, faite d'après l'analyse *logique*, discursive, de ses écrits. Quand il s'agit d'ailleurs des poèmes, il est curieux d'observer que les citations portent presque exclusivement sur des phrases, non sur des mots ou groupes de mots détachés.

Or, un relevé, très succinct, de quelques-uns d'entre eux permet de faire plus d'une remarque intéressante. Et d'abord, la profusion de termes insérant, dans la poésie, la vision du peintre. On aurait pu écrire un chapitre sur le thème du « regard » par lequel il appréhende le réel extérieur — dont celui de la nature canadienne — avant de l'intérioriser. La fréquence, dans tel ou tel poème de ce mot, *regard*, (par exemple dans celui qui, précisément, s'intitule « *Spectacle de la danse* »), ou encore d'*yeux* (beaucoup plus que du singulier *oeil*, qui serait moins concret), et encore des termes de *lumière*, *clarté*, du verbe *voir* etc . . . , dans le premier livre au titre si expressif « *Regards et Jeux dans l'espace* », ne peut pas ne pas nous frapper en contraste avec le vocabulaire de *Solitudes* : là, les *yeux* sont *pâlis* et *crevés*, et la *lumière*, *interrompue* — lumière non plus *du soleil*, mais *de la veilleuse* —, tandis que la *clarté* est celle *du marbre* ou du fond glauque de la mer ; la *fenêtre* qui était *magique* a, désormais, *de lourds rideaux*, et les *visages* sont *impossibles à voir* . . .

Ce terme même d'*impossible* suscite une autre observation : l'invasion, en ce second livre (posthume) de tant d'adjectifs d'impossibilité. Je relève, successivement, dans le poème « *Monde irrémédiable désert* » : *infranchissable*, *impossible*, *infranchissable* (de nouveau); et, dans « *Silence* » : *incommensurables*, *incommunicables*, *implacable*, *inéluçtable*, *méconnaissable*, au milieu desquels se glisse cet autre mot, *étouffement*, propre à ce deuxième recueil, avec *encerclément* et *isolement*. C'est encore dans les poèmes de « *Solitudes* » que se multiplient les participes *passifs* : celui de « *La Mort grandissante* » en offre ainsi une série, dont le pathétique se trouve encore accentué, dès l'ouverture, par la strophe hallucinante en sa forme d'incantation :

C'est eux qui m'ont tué
Sont tombés sur mon dos avec leurs armes, m'ont tué
Sont tombés sur mon coeur avec leur haine, m'ont tué
Sont tombés sur mes nerfs avec leurs cris, m'ont tué . . .

En même temps, *l'ombre* est venue — et gagne (l'unique exemple d'*ombre*, dans les extraits ici donnés du premier livre, est une notation picturale : *l'épINETTE ombrée à contre-jour* . . .) ; *ombre* par trois fois nommée dans le poème déjà cité, « *Monde irrémédiable désert* ». Et le poète a, « *A propos de cet enfant*

qui n'a pas voulu mourir », cette vision hautement contrastée : *Et lumineux seulement pour notre grande ombre . . .* : la lumière alors, n'est plus que celle des yeux de cet enfant, qui, seul, avait accès au paradis . . . perdu. La reprise du vocabulaire d'autrefois (ce vif vocabulaire où l'on cueille de tels mots : *paradis, mirage, fleurs, merveilleux, rire, tendre, étoile, chansons, plaisir, liberté, victoire, séduction, ruisselle, source, printemps, magique, fontaine, aurore, rosée, gloire, soleil, rayon, élan, jaillir, splendeur, chatolement, désir, voyage, danse . . .*) ne fait que plus cruellement apparaître l'irréversibilité des routes que nous avons battues . . .

Mais j'outre-passe singulièrement les limites d'un simple compte rendu ! Du moins, cette excessive extension m'amène-t-elle à corriger ma déception première. N'est-ce pas, en définitive, une réussite, que ce petit ouvrage — étude et choix —, qui ouvre tant de voies de recherche personnelle au lecteur ? qui, même, l'oblige, en une constante réaction contre l'attitude de l'auteur, à devenir, par sa lecture active, voire passionnée, cet « autre » qui, enfin, s'ouvre au poète, apporte au poète, pleinement justifié, la paix dont il eut une telle soif ?

EDITH MORA